



HAL
open science

Quand le monde de l'Autre prend sens

Anne-Lyse Chabert

► **To cite this version:**

Anne-Lyse Chabert. Quand le monde de l'Autre prend sens. Les Cahiers de l'Espace éthique, 2023, Hors-série: Fin(s) de vie: s'appropriier les enjeux d'un débat, pp. 93-94. hal-04225885

HAL Id: hal-04225885

<https://hal.science/hal-04225885v1>

Submitted on 3 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Quand le monde de l'Autre prend sens

C'est que les dieux ont caché ce qui fait vivre les hommes

Hésiode, *Des travaux et des jours*

On a parfois pu me reprocher une position au sujet de l'euthanasie qui ne se démarquait pas clairement. Donner la possibilité à l'autre de mourir quand il l'a décidé, quels que soient les moyens qu'il a pour accomplir ce geste sur lui-même, tout seul ou pas, me paraît une des libertés fondamentales qu'il nous faut impérativement sauvegarder. C'est donc sans conteste qu'il faut lui réserver ce droit et tout mettre en œuvre par la suite pour accompagner cette possibilité de mourir quand l'individu en revendique le besoin.

Ce qui ne signifie pourtant pas que je défends une position proeuthanasie à tout va, loin de là. La véritable question se situe bien en amont à mon sens : comment se fait-il que certains de nos congénères en arrivent à demander la mort dans nos sociétés contemporaines ? Car si la société faisait en sorte de respecter les normes de vie de chaque individu, ces individus fussent-ils lourdement handicapés, y aurait-il une demande à mourir aussi prégnante de ces mêmes personnes ? Notre participation ne devrait-elle pas se situer dans cette marge d'ombre, là même où chacun des citoyens que nous sommes a encore prise ?

Devant le handicap moteur qui m'atteint aujourd'hui jusque dans la communication orale, on m'a souvent asséné ce désespoir : « je ne sais pas ce que j'aurais fait à ta place ». Notre vieux complexe de la comparaison, tenace, m'exaspère toujours autant : à mon sens, l'erreur de ce jugement est tout simplement qu'il est un jugement, et donc qu'il ne fait que mesurer et évaluer les différences et les identités entre les vies de deux individus. Or de quelle vie parle-t-on dans cette question, d'une vie simplement biologique et mesurable, ou d'une vie qui s'apparente à une existence aux contours de libertés comme de contraintes, soit une vie qui a du sens ? Qui aurait alors le droit de dire que certaines vies méritent plus que d'autres d'être vécues ? Et selon quels critères ? Ne se heurte-t-on pas à une différence fondamentale qui fait rejaillir en nous les instincts les plus primaires de la peur de l'Autre, cet autre que, par essence, je ne connais pas, et qui menace en cela la racine même de ma façon de vivre à moi ? N'est-ce pas tout simplement qu'on se projette dans un monde qui n'est pas le nôtre, dont on ne pourra jamais détenir les clefs puisque par essence, je ne suis qu'un et je ne suis donc pas l'autre, j'ai une histoire différente de la sienne par définition, des normes de vie singulières qui lui échappent, tout comme celles de l'autre échappent toujours à ma portée ? Car si l'autre est ma plus grande menace, il est dans le même temps ma plus grande chance, celle de la différence ; à moi d'en prendre la mesure.

Voici un courrier que j'ai écrit il y a quelques semaines à un très bon ami et qui retrace dans ses grandes lignes ma perspective à propos de l'euthanasie :

« Merci pour votre dernier message qui m'a encouragée à clarifier un peu mes propos : il est vrai qu'on ne comprenait pas exactement quelle était ma position, position pourtant très claire pour moi puisqu'il ne s'agit en rien d'opposer droit à s'épanouir et droit à mourir. Ce que j'essayais maladroitement d'exprimer à travers

l'expression « dégoût du droit à mourir », ce n'était en rien une aversion pour le droit à l'euthanasie, bien au contraire. Je pense qu'il faut impérativement réserver ce droit à tout être humain et le préserver encore davantage lorsqu'il s'agit de quelqu'un de vulnérable, quelqu'un, bien souvent, qui ne peut pas se donner la mort lui-même, et que l'on doit aider.

Ce qui m'exaspère lorsqu'on se focalise sur cette question, c'est plutôt qu'elle occulte une autre bien en amont qui est celle de l'environnement du sujet qui demande à mourir : pourquoi demande-t-il à mourir ? Il me semble que tout est vraiment déterminé par l'environnement dans lequel nous vivons. Même les études sur les situations de grande souffrance physique montrent que si l'on donne au patient le moyen de réguler sa douleur, les taux de demande de mort s'affaissent immédiatement. Tout est question d'environnement avant même de considérer les choix de l'individu. Voilà où était l'enjeu de mon propos.

Vous avez le droit de vous plaindre, et même de vous plaindre à moi ! Je vous écouterai sans me dire que moi, je n'ai pas votre chance. A vrai dire, il m'a toujours semblé qu'une de nos grandes défaites, c'était de comparer nos singularités à tous. Je ne sais pas ce que j'aurais fait dans votre situation tout comme vous ne savez pas ce que vous auriez pu faire dans la mienne. J'ajoute que je suis très honorée quand quelqu'un me confie également ses peines : notre vie est constituée de la facette du bonheur comme de celle du malheur de manière inextricable, et c'est toujours très artificiellement qu'on prétend ne montrer à quelqu'un que la face heureuse de son existence. Un jour, un ami à qui je racontais mes nombreux problèmes du quotidien me rétorqua dans un message qu'au-delà de tous les obstacles dont je lui faisais part, j'avais une chance inouïe : non pas celle d'avoir beaucoup de moyens physiques ou autres pour m'en sortir dans l'existence, mais tout simplement la chance d'avoir l'envie de me battre, cette chance sans laquelle personne ne peut rien faire dans la vie. Et ses mots ne m'ont pas quittée. Quand j'ai envie de baisser les bras, quand tout incline à ce que j'arrête tout, ils me reviennent en mémoire. Oui j'ai eu une grande chance.

Quant au droit à mourir en ce qui me concerne, là je me sers souvent d'une image qui m'avait bien plu à l'époque : Darwin cherchait pourquoi le dauphin faisait des cabrioles pour survivre. Et l'auteur de dire : « Mais en fait ce n'est pas qu'il fait des cabrioles pour survivre, c'est qu'il survit pour faire des cabrioles. » Si un jour il me paraissait trop abrupt de continuer la vie toujours plus contraignante que je mène par rapport à mes aspirations essentielles, je crois qu'il sonnerait juste de m'arrêter là. Ce serait dans la parfaite lignée de mon existence d'ailleurs. En tout cas pour l'instant, j'ai encore de quoi faire, alors je continue ! Et merci pour vos mots qui me donnent encore du courage !

Anne-Lyse »